

# Novalis

## *Les disciples à Saïs*

Jean Moncelon



CAHIERS BOEHME-NOVALIS

Tous droits réservés  
2005

« Ne se pourrait-il pas que la Nature fût devenue pierre à la vue de Dieu ? Ou bien qu'elle se fût pétrifiée dans son effroi devant la venue des hommes ? »

Novalis, *Les Disciples à Saïs*, 1797.

Ce que nos sens, qui ne connaissent que ce monde, perçoivent de la Nature, ce sont ses seules manifestations visibles qui constituent effectivement notre univers physique, le monde terrestre. La Nature, elle, est un monde *caché*, invisible aux sens extérieurs. Ce monde, qui se dévoile seulement lorsque la contemplation emprunte aux sens *intérieurs* – ce qui est le propre de la contemplation –, n'est donc pas le monde terrestre, mais plutôt son *orient*. La Nature, lorsqu'elle est contemplée ainsi, autrement dit avec les « yeux de l'âme », apparaît effectivement comme un monde situé à l'orient de notre monde terrestre, et c'est pourquoi on peut l'appeler l'Orient, l'orient *métaphysique*, ou Monde de l'âme. Mais « Dieu n'a rien à faire avec la nature – il est le but de la nature »<sup>1</sup>, c'est pourquoi une chose est de contempler la Nature et une autre de contempler Dieu. La Nature n'a jamais que des mystères *cachés* à dévoiler et sa contemplation n'est finalement qu'une introduction au Monde de l'âme. Il faut que l'homme en vienne à une contemplation de la Nature qui ne se limite pas à ses propres mystères, mais qui lui permette d'entrer dans la connaissance de ce qui se donne à voir en elle, dans ses mystères mêmes, et qui appartient au Monde céleste, ce Monde qui est *l'Orient de l'âme*, parce que situé, lui, à l'horizon oriental du Monde de l'âme, et qui est le Monde divin.

C'est en éveillant le « Sens de la Nature », selon le mot de Novalis, que l'homme peut s'élever de l'horizon occidental du Monde de l'âme à son horizon oriental, et qu'il franchit finalement le seuil des mystères *cachés* de la Nature pour entrer dans la connaissance des mystères qu'elle contient, les mystères *divins*. Le « Sens de la Nature », en effet, n'est pas autre chose : Dieu se révèle en Ses mystères qui sont contenus dans les mystères de la Nature, mais qui ne *sont pas* ces mystères. C'est une question de « point de

---

<sup>1</sup> « Ce avec quoi il faut qu'un jour elle soit harmonisée », Fragment 35 du *Grand répertoire général, Œuvres complètes* de Novalis, tome II, Gallimard, 1975.

vue », selon que l'on se place depuis l'horizon occidental ou l'horizon oriental du Monde de l'âme. Une fois « le Sens de la Nature » éveillé en l'homme, ce dernier interprète les mystères de la Nature comme un voile qu'il doit lever – c'est le Voile d'Isis – pour approcher des mystères divins : « Quelqu'un y parvint – qui souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même »<sup>2</sup>.

Alors, la contemplation de la Nature peut opérer comme une véritable médiation entre le monde terrestre et le Monde céleste et contempler la Nature, en tant que Monde de l'âme, c'est bien contempler Dieu, ou plutôt cet *Orient de l'âme* au-delà duquel il n'est plus que « le Saint, l'inconnu », selon le mot de Novalis. Car, ici, ce ne sont que les mystères divins, d'un Dieu qui se révèle, qui s'offrent à la contemplation, et donc à la connaissance, et jamais, naturellement, Dieu lui-même, l'Inconnaissable. Il n'en reste pas moins que la Nature est médiatrice, comme peut l'être un être aimé. De même que l'on peut aimer Dieu à travers un être humain « idéalisé », on peut contempler Dieu en contemplant la Nature, en tant que Monde de l'âme, et entrer ainsi dans la connaissance des mystères *divins* en les cherchant et en les contemplant dans les mystères *cachés* de la Nature. C'est à cette condition que la contemplation de la Nature peut devenir un mode de connaissance du divin, de *l'Orient de l'âme*.

Que ce mode contemplatif s'origine dans une connaissance de soi et du Soi qui est fondamentalement *Amour et Foi*, c'est ce dont attestent l'œuvre tout entière du poète romantique allemand Novalis (1772-1801), et, en relation avec la Nature, plus particulièrement, ses *Disciples à Saïs*.

\*

Les premières lignes des *Disciples à Saïs* sont connues : « *Les hommes vont de multiples chemins. Celui qui les suit et qui les compare verra naître des figures qui semblent appartenir à une grande écriture chiffrée qu'il entrevoit partout : sur les ailes, la coquille des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et dans la conformation des roches, sur les eaux qui se prennent en glace, au-dedans et au-dehors des montagnes...* »<sup>3</sup>. Lorsque le

---

<sup>2</sup> Ce fameux fragment, de mai 1798, est une note de Novalis se rapportant aux *Disciples à Saïs*.

<sup>3</sup> Selon la traduction d'Armel Guerne : *Les disciples à Saïs*, in Novalis, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, 1975 pp. 37-68.

disciple, entre dans la contemplation de la Nature et la connaissance de ses mystères, il s'engage sur le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur » en direction d'une Figure, ou d'une « vierge », *la vierge noble* selon l'expression de Jacob Boehme - et d'une « patrie sacrée » qui est *l'Orient*, conformément aux enseignements du Maître des *Disciples à Saïs*<sup>4</sup> : « Il veut que nous suivions chacun notre propre voie, car toute voie nouvelle traverse de nouvelles contrées et reconduit chacun, à la fin, à ce domicile, à cette patrie sacrée ».

La Nature est le chemin, et son « intime compréhension » en est le terme. Cette connaissance en est réservée aux chercheurs et aux poètes, car les uns et les autres « ont toujours paru, parlant la même langue, appartenir à un même peuple. » Pourtant le poète – *initié* en tant qu'il est un poète – garde la supériorité sur le savant<sup>5</sup>, et c'est pourquoi, dit Novalis, « *celui qui veut connaître bien son âme, doit la chercher en compagnie du poète : c'est là qu'elle est ouverte et que s'épanche son cœur plein de merveilles.* » Mais aussi, quelles sont les dispositions que requiert *l'initiation* du poète, de l'« *amant de la nature* » ? « *Une longue, perpétuelle fréquentation, une contemplation libre et artiste, toute l'attention donnée aux moindres signes et aux indices les plus légers, une vie intérieure de poète, des sens exercés, une âme simple et religieuse, telles sont les choses exigées essentiellement d'un amant de la Nature et à défaut desquelles nul n'accomplira son désir.* » Quant à *l'initiation* elle-même, on sait qu'elle est fondamentalement une initiation à l'Amour : « Au premier baiser s'épanouira devant toi un monde nouveau et avec lui la vie entrera, en mille rayons, dans ton cœur ravi en extase. »

C'est bien cela que Novalis a expérimenté avec la jeune Sophie von Kühn, et tel est le sens qu'il faut attribuer à ses fiançailles secrètes avec elle : *l'initiation est un premier baiser*. C'est ainsi que tout « *amant de la Nature* » inaugure son pèlerinage vers l'Orient. Novalis en donne une illustration dans son conte *Hyacinthe et Fleur-de-rose*. Le jeune héros, Hyacinthe, reçoit la visite d'un étranger « qui avait voyagé incroyablement loin ». Cet étranger est une figure du Maître, mais il n'est pas celui qui doit conférer *l'initiation*, il est seulement celui à qui il revient de porter l'Appel aux âmes en qui il reconnaît les dispositions à *l'initiation*. Après

---

<sup>4</sup> Il importe peu finalement que ce Maître ait été identifié avec le minéralogiste Abraham Werner (1750-1817). Plus intéressante est la remarque d'Armel Guerne selon laquelle, dans *Les disciples à Saïs*, « le chemin secret, même s'il passe par Hemsterhuis, Jacob Boehme ou van Helmont, conduit finalement à Paracelse et de là, à l'intérieur de tout être », *idem*, p.36.

<sup>5</sup> « Le poète a une meilleure intelligence de la nature que l'esprit scientifique », fragment 655 du *Grand répertoire général*, *op.cit.*

trois jours de conversations où l'étranger « parla de pays étrangers, de contrées inconnues, de choses étonnantes et merveilleuses », Hyacinthe répond à cet appel. Naturellement, ces pays étrangers n'appartiennent pas à la géographie physique, ils *sont d'Orient*, ils forment la « patrie sacrée ». Le jeune héros se décide donc un jour – « tout transformé comme s'il venait de naître à nouveau », note Novalis – à quitter sa famille, sa patrie, son « occident », et il se met en marche. Vers où ? « Je voudrais bien vous le dire, mais je ne le sais pas moi-même : c'est où réside la Mère des Etres, la Vierge voilée. Mon cœur s'embrase et aspire après elle. » Surtout, il n'ose affronter les adieux à Fleur-de-rose, la jeune fille qui est sincèrement éprise de lui.

Hyacinthe traverse d'abord « un âpre et sauvage pays », puis « des déserts de sables incandescents ». Mais son âme subit des métamorphoses et bientôt « les paysages deviennent « plus riches et plus divers, l'air tiède et bleu, le chemin plus égal ». Un jour, enfin, il atteint une « source cristalline et une abondance de fleurs qui descendaient au creux d'une vallée entre de noires colonnes dressées jusqu'au ciel », une sorte de Source de vie, dernière étape de sa quête, avant de parvenir à « la demeure si longtemps cherchée qui était là, cachées sous des palmiers et d'autres végétaux aux essences précieuses » : le terme de son cheminement, *l'Orient*. C'est pourquoi il s'endort – « c'était le rêve seul qui devait le mener au saint des saints ». Novalis fait alors remarquer à propos d'Hyacinthe que « tout lui semblait parfaitement connu ». Il s'agit donc bien de sa vraie patrie, par opposition à sa patrie terrestre, et du lieu de sa seconde naissance, du centre de son être, en d'autres termes du paradis céleste. – Et Hyacinthe se trouve devant « la vierge céleste », comme Novalis devant Sophie lorsqu'elle mourut. « Il souleva le léger, le brillant voile, et Fleur-de-Rose fut dans ses bras. »

Ce conte décrit très exactement l'itinéraire qu'empruntent les « chercheurs et les poètes » pour pénétrer les arcanes de la Nature, et pour atteindre l'Orient, le Monde de l'âme, - et le cheminement lui-même, certes marqué du sceau de l'initiation singulière de Novalis à la Fidélité d'Amour, reste identique pour tous les initiés qui quitteront un jour leur patrie terrestre pour gagner leur « Age d'Or », selon l'expression de Novalis. Cet Orient est donc leur vraie patrie, et lorsqu'ils retournent dans le monde terrestre, en « occident », la nostalgie de ce Monde de l'âme et le désir de cet Orient ne les quittent plus. De là que tout, dans la nature, le leur rappelle – ils sont entrés dans une connaissance intime de la Nature – et spécialement le vent (selon Novalis) : « *Le*

vent est une émotion de l'air, écrit-il, (...) mais n'est-il pas, pour le cœur solitaire et gonflé de désir infini, n'est-il pas quelque chose de plus lorsqu'il souffle, venant d'une contrée bien-aimée, et qu'avec mille obscurs et mélancoliques soupirs il semble résoudre la muette souffrance en un profond gémissement mélodieux de toute la nature ? »<sup>6</sup>. Quant à l'eau, qui, en notre monde terrestre, « se montre avec une céleste toute-puissance comme l'élément de l'amour et de l'union », elle demeure la manifestation vivante de cet « Age d'or » auquel ils sont parvenus et qui les précédait : « Et combien d'hommes s'arrêtent près des fleuves qui coulent, enivrants, et n'entendent pourtant pas le chant berceur de ces eaux maternelles ? (...) Comme vivent ces ondes, c'est ainsi que nous vivions à l'Age d'or ».

Mais au poète aussi revient une tâche particulière qui est de transmettre aux hommes qui sont capables de les entendre, au sein même des mystères cachés de la Nature, les mystères divins – et c'est bien ici toute la vocation de Novalis : communiquer le secret de l'initiation amoureuse à un petit nombre et singulièrement à ceux qui attendent « d'une communication sublime et pleine d'amour avec un être qu'ils vénèrent ardemment, la connaissance de la Nature qui leur est nécessaire ». Plus encore, le poète, « qui sent les choses comme eux, rend hommage à leur amour et cherche, par ses chants, à transplanter ce germe de l'Age d'Or en d'autres temps, en d'autres terres ». C'est ainsi que les quelques uns, à qui l'Amour aura appris à éveiller en eux le « Sens de la Nature », pourront être appelés les favoris de la Nature : « Heureux ce fils, ce favori de la nature, à qui elle permet de la considérer dans sa dualité, en tant que force mâle et femelle procréant et enfantant, et dans son unité, comme un hymen sans fin de l'éternité. Sa vie sera une abondance de toutes les jouissances, une chaîne de volupté, et sa religion, l'essentiel, le légitime et authentique naturalisme. »

\*

*Les disciples à Saïs* sont certes une œuvre de jeunesse, et inachevée, mais on peut légitimement s'interroger sur l'intérêt qu'aurait représenté une « suite » forcément inadaptée dans sa forme à ce que Novalis devait encore communiquer. Non seulement *Les disciples à Saïs* délivrent leur message « oriental » avec le conte de Hyacinthe et de Fleur-de-rose, mais ils apportent quelque chose qui ne pourra s'exprimer bientôt que dans *les Hymnes*

---

<sup>6</sup> Dans la seconde partie de *Henri d'Ofterdingen*, un vent violent assaille le pèlerin : « Peut-être avait-il, dans son vol, traversé les paysages de l'enfance ? ou peut-être d'autres régions qui parlent ? »

à la Nuit : l'expérience d'un nouvel Orient, *l'Orient de l'âme*. De cette expérience – qui succède à l'illumination du 13 mai 1797, sur la tombe de Sophie <sup>7</sup> – Novalis n'en formule dans *Les disciples à Saïs* que *ce qu'il peut* nous en dire – mais ce n'est pas le moindre enseignement tel qu'il s'exprime par la voix d'un groupe de voyageurs rejoignant, à la fin de l'œuvre, le Maître et ses disciples :

« Pleins du grand besoin et du désir immense de savoir, ils s'en étaient allés pour rechercher les traces de ce peuple du passé, de cette race originelle et perdue dont les hommes d'aujourd'hui semblent être les restes dégénérés et sauvages, et à la haute culture de laquelle ils doivent encore leurs connaissances les plus importantes et les plus utiles, les plus importants et indispensables instrument. Particulièrement les avaient attirés cette langue qui avait été leur lien brillant entre ces hommes royaux et les contrées supraterrrestres et leurs habitants, cette langue sacrée<sup>8</sup>, dont au dire de nombreuses légendes diverses, quelques mots avaient pu demeurer la propriété de quelques heureux sages parmi nos ancêtres. Son verbe était un chant miraculeux, dont les soins irrésistibles pénétraient profond dans l'intérieur de la Nature et l'analysait. »

C'est ce « chant miraculeux » qui se donne à entendre dans les *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Son secret appartient à la « religion » de l'âme, à l'Orient majeur, et ne peut s'exprimer justement – et bien imparfaitement – que par ce chant même. Tel est l'enseignement des *Disciples à Saïs*, et finalement de toute contemplation qui prend pour objet la Nature, selon les aptitudes des uns et des autres : « C'est ainsi que naît, de sources différentes, la contemplation de la Nature ; et lorsqu'à une extrême pointe le sentiment de la nature devient une idée de bonheur, un banquet, à l'autre extrémité, là-bas, on le voit se métamorphoser en une religion la plus fervente et donner à une vie tout entière sa direction, sa raison d'être, son sens. » Pour quelques uns, les « amants de la Nature », qui professent la « religion » de l'âme, cette Religion divine qui est *Amour et Foi*, cette contemplation sera effectivement celle des mystères divins, car ils auront en quelque sorte « traversé » les mystères cachés de la Nature, pour atteindre *l'Orient de l'âme*.

---

<sup>7</sup> C'est le sujet du troisième des *Hymnes à la Nuit* de Novalis.

<sup>8</sup> Telle est la « langue des oiseaux » ou langue angélique, « dont l'image dans le monde humain est le langage rythmé », cf. René Guénon, « La langue des oiseaux », in *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard, 1962.

Les Cahiers Bœhme-Novalis sont une publication du site

D'ORI  
ENT &  
D'OCC  
IDENT

Responsable : Jean Moncelon  
Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2005-2010